Mais écoutons le récit simple et naïf que fait un témoin oculaire de cet événement déjà si loin de nous.

“ Quand on nous vint donner avis, dit le Père le Jeune, qu’une barque allait surgir, portant un collège des Jésuites, une maison d’Hospitalières et un couvent d’Ursulines, la première nouvelle nous sembla quasi un songe. Mais enfin, en descendant vers le grand fleuve, nous trouvâmes que c’était une vérité. Cette sainte troupe, sortant du vaisseau, se jeta à deux genoux, bénit le Dieu du ciel, baisant la terre de leur chère patrie — c’est ainsi qu’ils appelaient ces contrées. Tort le monde regardait ce spectacle dans le silence. On voyait sortir d’une prison flottante ces vierges consacrées à Dieu aussi fraîches et aussi vermeille que quand elles partirent de leur maison. Tout l’Océan avec ses flots et ses tempêtes n’ayant pas altéré un seul petit brin de leur santé. Monsieur le Gouverneur les reçut avec tout l’accueil possible ; nous les conduisîmes à la chapelle. On chanta le *Te Deum*, le canon retentit de tout côté, on bénit le ciel et la terre, puis on les conduisit en la maison destinée pour elles, en attendant qu’elles en aient de plus propres à leurs fonctions. Bientôt nous fîmes donner six filles sauvages aux Ursulines et quelques filles françaises commencèrent de les aller voir pour être instruites.”

Tels sont encore ici les commencemens si foibles d’une institution à laquelle la colonie et surtout Québec, doivent de si grands bienfaits. Cinq ans plus tard, le même témoin disait : “ Les Ursulines ont de petites scolières françaises ; et celles en ont aussi de pensionnaires : et le pays se peuplant davantage augmente leur emploi. Elles ont aussi des séminaristes sédentaires ; elles en ont de passagères, tirées des cabanes sauvages. Leurs grilles sont parfois visitées des nouveaux chrétiens et des bons néophytes qui les vont voir pour entendre parler des choses du Ciel.....L’expérience nous apprend que les filles qui ont été aux Ursulines s’en ressentent pour toute leur vie, et que dans leur ménage, la crainte de Dieu y règne davantage et qu’elles y élèvent mieux leurs enfans.”

En 1832,—près de deux siècles après le Père le Jeune—la Législature du Bas-Canada, prêtant à l’ancien couvent des Ursulines l’aide de la Province pour le mettre en état de donner l’instruction à cette foule d’enfants qui frappaient en vain à sa porte, s’exprimait ainsi par la voix de la chambre d’assemblée : “ Comme école de pension pour les jeunes Demoiselles, le couvent des Ursulines est universellement reconnu pour être un des meilleurs du pays. Les Dames se sont entièrement dévouées à l’éducation des jeunes filles, et elles ont en grande partie, par leur propre indus-

“ trie, contribué dès les premières années de l’établissement du Canada, à former les mœurs et à graver dans les jeunes cœurs une morale pure, jointe à des habitudes d’ordre et d’industrie parmi les personnes de leur sexe en Canada,—et cela, sans qu’elles aient jamais demandé aucun secours à la Législature.”

Les besoins les plus pressants de l’établissement de Québec étaient maintenant satisfaits ; il s’agissait encore de pourvoir aux moyens d’éducation du noyau de population qui se formait sur l’Isle de Montréal. Et en 1653, Marguerite Bourgeois, nom que vénère aujourd’hui toute la population canadienne, fonda l’institution des Filles de la Congrégation. Quatre ans plus tard, le Séminaire de St. Sulpice ouvrait ses portes à la jeunesse de cette partie du pays et plaçait Montréal sur un pied à n’avoir rien à envier à son aînée.

Ici les événemens se succèdent, et de nouveaux établissemens surgissent pour satisfaire à de nouveaux besoins. En 1662 Monseigneur De Laval, premier évêque du Canada, fonda le Séminaire de Québec, dans le but de subvenir aux besoins de son Eglise naissante. Quelques années s’écoulent et les Ursulines fondent leur établissement des Trois-Rivières, et partout où se groupent des habitations quelque peu considérables, apparaît la bonne ville de Marguerite Bourgeois.

Trente ans après sa fondation, le collège de Québec a une maison considérable au Cap Tourmente où il instruit un grand nombre de jeunes gens, tous fils de cultivateurs. Au moment où l’incendie dévore la maison de Québec, on voit que plus de quatre-vingt jeunes gens y reçoivent l’instruction et s’y préparent à toutes sortes d’états, et qu’ils s’y tiennent en même temps des petites écoles pour les enfans de la ville.

Ainsi donc en moins de cinquante ans, le Canada se trouve doté d’institutions d’éducation, telles que n’exigeaient peut-être point encore les besoins réels de la colonie. Le système scolaire était au grand complet, dans les villes au moins : et depuis les élémens de la lecture et de l’écriture jusqu’aux sciences les plus élevées pour les garçons, jusqu’aux exigences les plus raffinées de l’éducation d’alors pour les filles, tout était enseigné dans la colonie.

V

Mais avant d’aller plus loin, avant de considérer quels furent les fruits immédiats de tant de travaux, et de suivre le progrès moral, intellectuel et matériel que fit la colonie à l’ombre de ces institutions philanthropique, revenons un instant sur nos pas et jetons les yeux sur ces grandes figures que nous offrent les premières pages de notre histoire.

Bien différente dans son but comme dans ses moyens, de l’histoire de la colonisation des